

LA

# RÉPUBLIQUE ILLUSTRÉE

JOURNAL NATIONAL HEBDOMADAIRE

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction, l'Administration et les Gravures, A L'ADMINISTRATEUR DE la République Illustrée 21, rue des Capucins, Lyon.

Première année — Numéro 9.  
BUREAUX : à LYON, 21, rue des Capucins; Vente pour LYON, M. BALLAY, 34, rue Tupin.

ABONNEMENTS  
Lyon . . . . . 6 f. par an.  
Départements . . . . . 8 —  
Les autres pays, suivant les droits de poste.

(\*) LE GÉNÉRAL BOURBAKI

Il est des militaires qui peuvent traverser les cours les plus honteuses sans s'y salir. Ceux-là ne sont point des soldats de carton, des généraux d'antichambre. Ce sont des hommes énergiques et vigoureux, qui ont fait leur chemin à la pointe de leur épée, qui doivent leur avancement à leur valeur, à leur courage, non à la faveur, — soldats avant tout, — courtisans, jamais !

Tel est le général Trochu, qui dirige si habilement la défense de Paris, tel est aussi le général Bourbaki, l'enfant gâté de nos bataillons d'Afrique, qui s'est acquis une grande gloire dans les plaines de l'Italie, et qui, quoique général de l'Empire, est assez haut placé dans l'estime des hommes aux mains desquels sont confiées les destinées de la République, pour avoir été chargé du commandement de notre armée du Nord.

Il semble que Bourbaki ait voulu fuir Metz, pour ne pas assister aux hontes et aux défections qu'il prévoyait de la part de son général en chef, et que toutes les histoires qui ont circulé sur son compte n'ont eu d'autre but que de cacher le sentiment qui, à notre sens, inspirait véritablement sa fugue : la haine de l'étranger, l'amour invétéré de la Patrie.

Voici, du reste, la proclamation que le général commandant l'armée du Nord vient d'adresser à ses soldats, en apprenant la honteuse capitulation de Bazaine :

« Citoyens gardes nationaux, soldats et gardes mobiles,

« J'ai été appelé par le ministre de la guerre au commandement militaire de la région du Nord. La tâche qui m'incombe est bien grande, et je la trouverais au-dessus de mes forces, si je n'étais soutenu par les sentiments qui vous animent. Tous mes efforts tendent à créer le plus tôt possible un corps d'armée mobile qui, pourvu d'un matériel de guerre, puisse tenir la campagne et se porter facilement au secours des places fortes que je me hâte de mettre en état de défense. Pour moi qui ai loyalement offert mon épée au Gouvernement de la Défense nationale, mes forces et ma vie appartiennent à l'œuvre commune qu'il poursuit avec vous, et vous me verrez au moment du danger à la tête des troupes qui seront incessamment organisées. Pour remplir cette tâche difficile et faire payer cher à notre ennemi chaque pas qu'il fera sur notre territoire, il faut que la concorde et la confiance règnent au milieu de nous, et que nos cœurs ne soient animés que du désir de sauver et venger notre malheureuse France. Vous pouvez compter sur le plus énergique concours et le dévouement le plus absolu de ma part, comme je compte sur votre courage et votre patriotisme. Lille, le 29 octobre 1870. BOURBAKI.

(\*) Nos Correspondants, vendeurs du journal la République Illustrée, sont instamment priés de vouloir bien régler leurs comptes jusqu'à ce jour; dans les circonstances actuelles, nous ne pourrions continuer nos envois, si nous n'étions couverts des précédents.

L'ADMINISTRATION.

ARRÊTEZ LA PRUSSE !

On lit dans le journal italien *Il Triumfo*, l'article que nous reproduisons ci-après. Il serait à souhaiter que ces appels à la conscience publique pussent se multiplier et contrebalancer les funestes tendances qui sont le plus souvent le fruit de l'apathie et de l'ignorance :

« Arrêtez la Prusse ! Puissants de la terre, et vous, diplomates qui vous creusez la cervelle à chercher des combinaisons ou à inventer des protocoles funestes pour tous ces peuples qui soupirent après la liberté, ouvrez donc les yeux sur les véritables dangers qui menacent la paix de l'Europe.

## LE GÉNÉRAL BOURBAKI



« Arrêtez la Prusse ! A sa mort, en 1688, Frédéric-Guillaume laissa un petit état de 95 mille kilomètres carrés, avec une population de 1,800,000 habitants. Frédéric III dut à ses efforts répétés le titre de roi de Prusse, et le 18 juin 1701, le Margrave changea son nom de Frédéric III contre celui de Frédéric I<sup>er</sup>, roi de Prusse, et il se fit couronner à Königsberg : il accrut ses Etats du comté de Mecklembourg, de celui de Hohenstein et de la Principauté de Neuchâtel. Au traité d'Utrecht, la Prusse fut reconnue comme puissance souveraine. Frédéric-Guillaume I<sup>er</sup> se fit céder par les Suédois une partie de la Poméranie ou Stettin et les îles qui commandent l'embouchure de l'Oder. Ceci se passait en 1720. Il ne se contentait pas cependant de vouloir ajouter à

ses provinces une partie du territoire appartenant à l'Autriche. Cependant ses Etats ne contenaient pas alors plus de 2,800,000 habitants.

« Nous n'avons pas à rappeler ici tous les progrès qu'a faits depuis lors la Prusse dans l'art de s'agrandir, par des conquêtes et des spoliations. Par la guerre de 1866, elle a élevé le chiffre de ses habitants de 18,800,000 à 24,415,000. En ajoutant à ce nombre celui des 19 Etats confédérés, on arrive à une population de 30,334,000 âmes. Et si l'on tient compte comme on le doit des Etats qui sont liés à elle et qu'elle tient sous sa domination par les traités militaires, on constate que la Prusse actuelle contient 38,701,000 habitants. N'est-ce point assez ?..

« Arrêtez la Prusse ! C'est une puissance conquérante dévorée d'ambition, qui n'a d'autre pensée que de s'agrandir encore aux dépens de ses voisins. Rien ne l'arrête. Voulez-vous un exemple de la droiture avec laquelle procède le cabinet de Berlin ?.. Bismarck disait le 12 septembre 1860, à la chambre des Députés : « Christian IX est le seul souverain légitime des Duchés. » — Le 28 mai 1864, il semblait que le sort se montrât favorable à la candidature du duc d'Augustenbourg, et M. de Bismarck, déclarait nettement « que les droits du prince héréditaire d'Augustenbourg à la succession des Duchés étaient supérieurs à ceux de tous ses compétiteurs. » Mais deux mois après tout était changé et dans une circulaire, écrite dans le courant de juillet 1864, on lit : « C'est le grand-duc d'Oldenbourg qui paraît avoir les titres les plus sérieux. » Enfin, le 16 avril 1863, il est reconnu qu'aucun des prétendants n'avait de droits qui primassent les droits de souveraineté de la Prusse sur les Duchés.

« Arrêtez la Prusse ! Ne l'avez-vous donc pas vue en 1870, ourdir l'intrigue qui devait conduire un prince de Hohenzollern au trône d'Espagne, après qu'elle eût fait attribuer à un de ses colonels le gouvernement des Principautés danubiennes ? N'avait-elle pas, dès lors, fait tous ses préparatifs en vue d'une guerre contre la France ?

« Arrêtez la Prusse ! C'est elle qui, après avoir, dans le traité de Prague, pris l'engagement d'interroger par le suffrage universel les habitants du Sleswig du Nord, leur a imposé depuis un joug plus pesant encore : c'est elle qui dédaigne les représentants mêmes de la nation qu'elle opprime ; c'est elle qui jette dans les cachots des hommes illustres, dont le seul crime est d'avoir

protesté contre une guerre de conquêtes, si contraire aux idées qui prévalent aujourd'hui parmi les nations civilisées.

« Arrêtez la Prusse ! Elle fait la guerre à la France par haine pour ces institutions libérales que cette nation tend à répandre dans le monde. Elle veut, avec son militarisme, introduire partout le régime du sabre, étouffer les aspirations des peuples qui gémissent et secouent leurs chaînes. Elle ne connaît d'autre droit que celui de la force, et quand elle aura arraché une province à la France, ne croyez pas qu'elle veuille vivre en paix avec ses voisins.

« Arrêtez la Prusse ! Elle médite de nouvelles annexions du côté de l'Autriche, du côté de la Hollande, et ses convoitises s'étendant plus loin encore, elle a déjà répandu des

ferments d'agitation dans les provinces russes de la Baltique.

« Arrêtez, arrêtez la Prusse, qui veut assujettir à la race teutonique la race latine, dont elle poursuit la ruine; elle voudrait détruire le slavisme à son profit, et prétend répandre la civilisation. Mais ses moyens de propagande, à elle, ce sont les canons et les mitrailleuses; vous l'avez vue à Strasbourg où onze mille habitants se trouvaient aujourd'hui sans abri: sa civilisation consiste à détruire l'admirable cathédrale et les magnifiques monuments de cette ville infortunée; sa civilisation, elle vous en donnera de nouvelles preuves en bombardant et en saccageant Paris, si elle le peut.

« Arrêtez la Prusse! il en est temps encore, souverains de l'Europe! Si vous attendez, vous aurez bientôt à déplorer les conséquences d'une politique injuste, pusillanime, funeste pour le salut des peuples.

LES MORTS QUI PARLENT

L'ombre d'un Conventionnel  
A LA FRANCE

.... Savez-vous, muscadins, vous qui fouettez les femmes, Ce qu'ont fait, l'an dernier, ces montagnards infâmes? Il fallait affronter bien d'autres gens que vous; L'Europe se ruait tout entière sur nous; Ils ont fait se dresser, juste au temps où nous sommes, Quatorze corps d'armée et douze cent mille hommes, Qui, la pique à la main, en haillons, sans souliers, Ont repoussé l'assaut de dix rois alliés. Ces héros, muscadins, bravant les arabines, Battaient des Prussiens et non des jacobines; Ces nobles va-nu-pieds, agioteurs repus, S'élançaient vers la gloire et non vers les écus; Ces Français, muscadins, défendaient la patrie Par vous et l'étranger envahie et meurtrie. Est-ce un souffle puissant qui pousse ces vainqueurs, Et court en un instant dans des milliers de cœurs? A lutter contre lui vous sentez-vous de taille, Et ne serez-vous pas tous broyés comme paille? Allez! assailliez-nous d'injures; évoquez Le souvenir d'excès par vous seuls provoqués; Vous qu'un rugissement faisait rentrer sous terre, Agacez aujourd'hui le lion débonnaire; La Convention peut, comme l'ancien Romain, Sur l'autel attesté posant sa forte main, Répondre fièrement, alors qu'on l'injurie: « Je jure que, tel jour, j'ai sauvé la patrie!

FRANÇOIS PONSARD.

LE RÉVEIL DU LION

Le vieux lion gaulois, las et repu de gloire, Dormait profondément sur son lit de victoire; Madrid, Moscou, le Caire, Vienne, Rome, Berlin, Avaient senti la dent du terrible félin. Au fond de bien des cœurs, d'amples moissons de haines Germaient pour l'accabler sous de nouvelles chaînes; Et les Césars, sans bruit, lentement, pas à pas, Rampaient jusques à lui, croyant à son trépas; C'est qu'ils espéraient tous que sa riche fourrure Servirait à doubler leur royale parure.

Débout! réveille-toi; les Prussiens imprudents Révaient qu'ils t'avaient pris tes griffes et tes dents; Vieux lion que Bismarck avait cru fait de pierre, Et qu'il pensait pouvoir tailler à sa merci, Fais rayonner l'éclair de ta fauve paupière; Secoue à tous les vents ton ardente crinière; Et crie à ces intrus: Que faites-vous ici? Vieux lion trop longtemps muselé par l'empire, En ces temps solennels ton esclavage expire;

Pour briser tes liens, fais un sublime effort; Sur ce vaste univers tu vas rugir encore; Tes formidables dents, tes griffes acérées Disperseront bientôt les puissantes armées Que guide, sur ton sol, un imprudent vainqueur. — Oui, Paris, disent-ils, de la France est le cœur; Le fer, le feu, la faim, tout est bon pour détruire Le repaire maudit où le monstre respire; De ses membres épars nous aurons bon marché, Quand il sera vaincu, dans son antre couché.

Orgueil et vanité, rage et folle démence; Si Paris n'était plus, vivrait encore la France; La France se réveille et ne périra pas, Et d'acier d'un nouveau cœur chaque département; Et chacun à son tour, semblable à l'hydre antique, Te servirait de tête, ô jeune République.

Ne vas donc plus, ô Thiers, mendier dans les cours, Pour notre beau pays d'inutiles secours; Gambetta nous l'a dit, il le répète encore, Pour nous va se lever une nouvelle aurore; Viens, sage et vieux Nestor, retourne sur tes pas, La France se réveille et ne périra pas, Et, puisqu'on l'abandonne, à cette heure suprême, Saura bien, sans secours, se venger elle-même.

Sa voix jette aux échos ce long cri répété: Assez de couardise, assez de lâcheté, Assez d'imprévoyance et d'incapacité! Déjà de toutes parts, comme après un long rêve, Frémissant de courroux un peuple entier se lève; Un peuple confiant, un peuple généreux, A qui l'excès d'orgueil avait fermé les yeux. Il dormit cinquante ans, d'un sommeil léthargique Ce peuple qui saura garder sa République, Ce peuple qui saura (il en est encore temps), Se changer tout à coup en un phare éclatant. Trois mois menteurs, suivis d'un empereur cupide, L'avaient presque changé en sombre chrysalide; Secouant la torpeur d'un pénible sommeil, Les revers ont hâté son terrible réveil, Et son œil a fait fuir ces héros d'antichambre, Qui saturaient d'encens l'homme du Deux Décembre.

Anathème trois fois sur la moustache en croc Dont se parait toujours l'impérial escroc, L'assassin réproché dont la folle jactance, Osa gassiller l'or et le sang de la France; Hôte de Wilhelmshoe, ta fange et tes trésors, Sont les seules vertus de ton cœur sans remords; Oui, tu seras maudit, car la France était belle; Transfuge de Sedan, réponds qu'as-tu fait d'elle? Ingrat! méritais-tu ces huit millions de voix, Que regrettent en vain tons ses fils aux abois? L'inexorable histoire en dévoilant ta vie A nos derniers neveux dira ton infamie; Il n'était que poison le lait qui t'a nourri; L'auguste vérité te cloue au pilori; Histrien galonné, tu ne peux plus descendre, Vas, rentre dans l'oubli, tu n'es plus qu'une cendre!

Descendants d'Attila, Guillaume vous a dit: Le Nord doit se ruer entier sur le Midi; Plus nombreux que les blés qu'attendent les faucilles, Traversez tous le Rhin et quittez vos familles; Brûlez, pilliez, violez, ruez-vous furieux, Sur les fils de ceux qui vainquirent vos aïeux; Usez à votre tour, usez de représailles; C'est le code cruel du démon des batailles; Corbeaux; lousps et vautours, de ces Français mutins, Vous alimentez vos horribles festins; Comptez sur le uhlan ce pourvoyeur farouche, Qui n'a que le blasphème et la pipe à la bouche; Le uhlan sans pitié, sans merci, sans pardon, Devant qui pâlerait le Cosaque du Don. Soldats de Bismarck, à vous la première manche; Vos lauriers sont coupés, à demain la revanche.

H. D.

L'ARMISTICE

Les journaux bien pensants veulent l'armistice. Raison de plus pour n'en pas vouloir.

« Un armistice, vite, un armistice, ensuite la paix: la paix que repousseront énergiquement tous les républicains, mais qu'acceptera, au nom de la France, un prétendant peu soucieux de l'honneur national.

« Non, non, voyez-vous, la seule façon qu'il y ait, à l'heure présente, de prouver son patriotisme, c'est de laisser agir, en pleine liberté d'action le gouvernement qui a accepté la mission de chasser l'étranger! Pressez-le, stimulez son zèle, mais ne parlez point de Constituante; ne jetez pas le trouble dans le pays occupé de sa défense, et n'essayez pas, tandis que les républicains combattent pour l'indépendance de la patrie, d'escamoter un vote au profit d'une dynastie déchue. Soyez moins ardents légitimistes et meilleurs Français. »

Alimentation des troupes.

La question du régime des troupes, surtout en temps de guerre, a préoccupé les plus grands capitaines, dès la plus haute antiquité.

Aujourd'hui, il est bien démontré qu'il y a des aliments qui agissent spécialement sur les nerfs du mouvement et des aliments qui agissent spécialement sur les nerfs de la sensibilité. — Que les aliments qui agissent spécialement sur les nerfs du mouvement influent spécialement sur l'intelligence. — Que les aliments qui agissent spécialement sur les nerfs de la sensibilité influent spécialement sur les sentiments. Que chaque aliment occupe une place intermédiaire entre ceux qui agissent le plus, soit sur les nerfs du mouvement, soit sur ceux de la sensibilité.

Le vin agit spécialement sur les nerfs de la sensibilité et influe spécialement sur les sentiments; le café agit spécialement sur les nerfs du mouvement et influe spécialement sur l'intelligence.

Lorsque l'on a de rudes travaux, des luttes pénibles, on peut soutenir son corps, son courage pendant longtemps, plusieurs jours, en faisant alterner de légères collations de pain arrosé de vin et de pain arrosé de café. Ces aliments répandent ainsi la vie uniformément dans toute l'organisation, la rendent régulièrement excitante, préparent à l'action et mettent dans d'excellentes dispositions pour le travail, soit physique, soit intellectuel, surtout lorsque l'on est parvenu à s'y habituer, et à connaître la dose qui convient à son tempérament.

De là il résulte quelques applications pour nos armées qui ne sont peut-être pas à dédaigner, pour les places assiégées surtout, et pour les ukraineurs qui sont destinés à fatiguer les flancs de l'ennemi, et qui ont de la peine à se ravitailler; un flacon de vin, un flacon de café et quelques biscuits, pris en petite portion chaque fois, les rendraient plus dispos, plus alertes, plus forts que de copieux repas. Dans les places assiégées, on pourrait passer des mois entiers avec ce régime, pourvu qu'il soit coupé de temps en temps par quelques bons repas.

Je le répète, ce qui donne une haute importance à ce régime de transition suivi avec intelligence, c'est que sans trop fatiguer la santé, il donne de la vigueur au corps et à l'esprit, inspire l'audace, chasse la tristesse, et laisse toutes les facultés parfaitement libres; en un mot, il rend actif, intelligent et gai, qualités indispensables pour que les troupes conservent toute leur puissance d'action; remarques également que l'excitation nerveuse spéciale qu'il produit, et ses propriétés antiputrides, permettent de lutter avec le plus grand avantage contre la plupart des causes de maladies.

Ajoutons en terminant que, ce qui n'est pas un des moindres avantages en temps de guerre, le matériel de ce régime tient peu de place; il n'est pas encombrant, il est facile à se procurer, et se conserve indéfiniment sans se corrompre.

Feuilleton de la RÉPUBLIQUE ILLUSTRÉE — N° 9.

LES PROLÉTAIRES DE LONDRES  
OU  
LES MARTYRS DU TRAVAIL

(Suite.)

Peu à peu la dissipation avait pris le dessus; il avait donné dans tous les travers des jeunes gens de son rang, si bien qu'avec toutes ses brillantes qualités, le marquis d'Arden était à vingt et un ans en train de devenir un gaspilleur, un effréné mange-tout, fou de paris, de courses, de chevaux, de billards, de cartes, — de femmes aussi — (car il entretenait une maîtresse), — en un mot un vrai beau, ou un lion, pour nous servir du mot alors à la mode.

Lady Clarisse Melcombe, la fille aînée du duc, avait dix-neuf ans; sa sœur, lady Mary, dix-sept. L'aînée était belle, fière, réservée; l'autre était jolie, affable, naïve. Lady Clarisse tenait bien de sa famille par son caractère hautain, ambitieux, prodigue; lady Mary, au contraire, était une charmante exception aux frivoles jeunes filles de son âge et de son rang; l'une était haineuse, jalouse, égoïste, au point d'envier à sa sœur le bonheur dont elle jouissait; pour l'autre, il n'y avait aucun sacrifice personnel dont elle ne fût capable, alors qu'il s'agissait d'obliger en quelque façon les êtres qui lui étaient chers. Lady Clarisse voyait en la duchesse une brillante rivale qui, par un monopole attractif, la privait dans le monde de la part d'attentions qui lui était légitimement due, tandis qu'aux yeux de lady Mary, Mme de Belmont remplaçait, par l'affection qu'elle lui témoignait, la mère aimante qu'elle avait perdue. Par ce qui précède, le lecteur se fera aisément une idée de la différence d'humeur et de caractère qui existait entre les deux sœurs.

Tandis que le duc et la duchesse reçoivent les hôtes qui continuent à affluer dans leurs salons, lady Clarisse et lady Mary causent avec quelques-uns des premiers arrivés. Parmi eux est le riche, le beau, l'élégant comte de Mostyndale....

Le comte de Mostyndale est encore garçon, — il est possesseur d'une fortune princière, — porte un nom sans tache aussi bien dans la vie privée que dans la vie publique; il a les sentiments les plus honorables, les plus généreux. Aussi est-il le point de mire de toutes les mamans désireuses d'établir leurs filles. Recevoir de lui quelque marque d'attention, c'est pour une jeune miss un grand honneur, — honneur qui n'est pas sans danger: car à l'instant elle devient pour ses infortunées compagnes un objet d'envie, de jalousie, de haine....

Sa Seigneurie s'était négligemment assise sur un siège vacant à côté de la charmante lady Mary, et la conversation prenait entre eux un caractère de confiance, qui n'a point échappé à l'œil pénétrant de lady Clarisse. A l'instant tombe toute sa bonne humeur, tout son entrain, toute sa gaieté. Ses yeux sont comme deux poignards dont elle voudrait percer sa trop heureuse sœur....

Laissons cependant cet aimable couple jouir en paix de quelques minutes de bonheur, de calme, qui seront hélas! trop tôt troublées... et à la suite du noble héritier du duc, du jeune et élégant marquis d'Arden, pénétrons dans les salons étincelants de mille lumières; voyons-le échanger quelques mots avec les hôtes de son père qui lui sont plus particulièrement connus, saluer les autres, s'arrêter de temps en temps pour papillonner dans un groupe de jeunes et belles demoiselles....

Mais quel est ce personnage qui vient d'entrer et que le duc et la duchesse reçoivent avec tant de cordialité, tant de prévenance? Sa mise est irréprochable, mais en même temps elle est des plus simples, des moins à effet; tout dans sa personne respire l'homme bien né, bien élevé, éclairé, libéral, honnête. L'huissier ne lui a donné, en l'annonçant, aucun titre, aucune dénomination pompeuse; il est peuple par le nom comme par le cœur; et cependant, sans aucun prestige

externe, sans autre influence que celle qu'il tient des qualités solides qui sont son apanage, il a su commander le respect et l'affection des plus nobles par le rang et le titre dans cette noble assemblée: nous retrouvons en lui notre ancienne connaissance, celui que nous avons vu ce matin reconduire Virginie, et lui adresser un langage si paternel, — celui que le marquis d'Arden saluait alors du nom plébéien de LAVENHAM.

Les danses ont commencé: pour le premier quadrille, le comte de Mostyndale est le partenaire de lady Mary, tandis que sa sœur aînée, lady Clarisse, s'est vue obligée d'abandonner sa main à un vieux beau qui compte soixante winters, et qui voudrait bien faire croire à tous qu'il n'a encore que quarante printemps. Le fait d'avoir été choisie par ce ridicule échantillon d'un dandysme suranné, ajoute encore à la contrariété, à l'irritation de lady Clarisse, — et, nous le répétons, si ses yeux avaient le pouvoir de tuer, les regards qu'elle lance à sa charmante sœur la coucheraient morte sur le parquet, que gracieuse, elle foule en ce moment de ses pieds mignons et délicats.

CHAPITRE VIII.

La Serre.

Pendant que s'achève le quadrille, le duc de Belmont a quitté sa femme et a rejoint un groupe de nobles et de gentilshommes qui discutent les questions politiques à l'ordre du jour. En abandonnant le bras de son mari, la duchesse avait été s'asseoir sur un sofa pour prendre quelques minutes de repos après ce travail de la réception, si fatigant pour une maîtresse de maison; elle fut presque immédiatement rejointe par M. Lavenham. Le mouvement qu'elle fit et le sourire dont elle l'accompagna étaient pour lui une invitation suffisante de prendre place à ses côtés; il y obtempéra, et après avoir échangé quelques observations générales:

— Il me semble, dit-il, en tournant son regard dans la direction du couple auquel il faisait allusion, il me semble que Mostyndale est très-empressé auprès de lady Mary.

## UNE TUERIE DE MOBILES

Au premier rang des atrocités commises par l'armée prussienne, et qui atteignent le plus vivement son honneur militaire, il faut placer le massacre de Passavent, contre lequel n'a pu s'empêcher de protester, de vive voix du moins, le prince de Mecklembourg, dont la division était engagée :

Voici le récit exact de cette boucherie, donné par M. Vallette-Lagavinie :

« Le bataillon des mobiles de la Marne était parti de Vitry à minuit, avec l'ordre de gagner Paris, en évitant les forces supérieures ennemies, qui cernaient les environs.

« Après douze heures d'une marche précipitée, on signale un corps de cavalerie, non loin de Givry. Les mobiles avaient chacun douze cartouches, mais ils étaient à peine exercés au maniement de leur arme. Tous étaient sans uniforme, à l'exception des officiers.

« Des tirailleurs volontaires protégèrent les flancs de la colonne, qui marcha d'abord en assez bon ordre, espérant n'avoir à faire qu'à des cavaliers peu nombreux.

« On arriva ainsi près de la ferme de la Basse, commune de Givry. Il y avait là de l'eau. Beaucoup de mobiles souffrant de la soif, se débandèrent pour aller boire.

« En ce moment apparut un escadron de uhlans.

« — La crosse en l'air ! ne tirez pas ! s'écrièrent les mobiles, trompés par l'uniforme et qui prenaient ces cavaliers pour des lanciers. Les plus déterminés s'adosèrent contre une meule, ou se rangèrent contre une haie et tuèrent le commandant et des cavaliers ennemis.

« Devant une proie facile, les uhlans poussant leur fameux hurrahs ! sabrèrent sans pitié. Ils frappèrent même et blessèrent un des parlementaires, M. de Trégomain, percepteur des finances qui, comme M. Vallette-Lagavinie, avait fait son devoir en combattant.

« Les officiers et les mobiles prisonniers furent dirigés sur Givry à coups de lance et de plats de sabre. Il y avait beaucoup de blessés. M. Girandon, garde d'artillerie, et M. Valette-Lagavinie, qu'on menaçait de fusiller, furent, les mains liées derrière le dos, attachés chacun à la selle d'un cavalier et ramenés au galop au village.

« L'acharnement des Allemands provenait de ce qu'ils prenaient les mobiles pour des francs-tireurs.

« Une escorte de 300 cavaliers, commandés par un officier inhumain, qui deux fois essaya de culbuter M. Vallette-Lagavinie sous les pieds de son cheval, fit prendre à la colonne, à travers envahi, une allure telle, que c'était plutôt une course qu'une marche forcée.

« Les villages étaient occupés par les troupes allemandes. Partout les soldats aux fenêtres ou sur les portes outrageaient les vaincus.

« Quelques femmes apparurent : parmi les prisonniers, elles reconnaurent leurs enfants. — Pauvres femmes ! — Brutalement repoussées, retenues au milieu des rires insultants de la soldatesque, éperdues, anéanties, elles virent défilier la colonne. A Passavent, une mère et sa fille se précipitèrent dans les rangs. Le mobile qu'elles voulaient embrasser se nommait Boivin. Le père était non loin de là. Ils se jettèrent dans les bras les uns des autres. — Les malheureux ! — Des coups de feu retentirent, ils tombèrent tous quatre presque enlacés. Au même instant, les cavaliers, pris de furie, se lancèrent sur la colonne, la carabine au poing, déchargeant leurs armes à droite, à gauche, tuant autour d'eux.

« Deux mobiles à genoux, d'autres fuyant à travers les vignes, sabrés, mutilés, ceux-ci résignés dans les rangs, ceux-là indignés, criant : « On ne tue pas les prisonniers ! » et les bourreaux frappant toujours dans le tas, — voilà le tableau, l'horrible scène de carnage qui s'offrait à nos yeux.

« Ici, un mobile qui vient d'avoir la jambe cassée, et qu'un de ces sauvages veut forcer à marcher devant lui, — lui adresse d'une voix douce cette prière :

« — Mon ami, achevez-moi, je vous en prie !

« Là, un grand jeune homme en blouse, atteint d'un coup de sabre à la tête, tombe en avant. — Le cavalier frappe de nouveau, la tête est détachée à moitié. Un uhlans survient et enfonce sa lance dans le dos du mourant. Passe un troisième bourreau ; il s'assure que le mobile vit encore et lui décharge son mousqueton à bout portant.

« Hélas ! le mobile essaya de retourner vers l'assassin sa tête à demi décapitée.

« Oui, ajoute M. Valette-Lagavinie, j'ai vu ces lâchetés atroces, et de pauvres jeunes gens, ensanglantés, désarmés, implorer en vain les tigres vainqueurs.

« J'ai fait l'expédition de Chine et celle de Cochinchine, je sais ce que la guerre exige de cruautés ; mais égorger des hommes sans armes, achever des blessés, — cette férocité froide, — ces Allemands, le sourire aux lèvres, s'excitant comme dans une chasse, cela ne dépasse-t-il pas les scènes des cannibales ?

« Notez que ce massacre des mobiles de la Marne se passait dans la Marne, c'est-à-dire presque dans les foyers de ces malheureuses victimes, sous les yeux des parents, des mères !... Jugez des angoisses des familles à chaque détonation.

« Et eux, les pauvres mobiles, pas un cri, pas une plainte, de l'effarement ! Ces enfants craintifs des villages élevés dans l'horreur du sang, au milieu de ces bêtes féroces, quelle stupeur !... L'un d'eux, affolé, essaya de se pendre à un arbre avec sa cravate. Nous vîmes son corps ballotté en l'air : un hussard l'acheva d'un coup de sabre.

## FORTS DE PARIS.

Pour se rendre un compte exact des opérations du siège de Paris, il faut pas à pas parcourir les différents forts qui trouvent chaque fort de l'enceinte continue.

Voici les distances :

Forts du Mont-Valérien	5,300 mètres.
— d'Issy	2,200 —
— de Vanves	2,230 —
— de Montrouge	4,600 —
— de Bicêtre	1,500 —
— d'Ivry	2,500 —
— de Charenton	5,000 —
— de Nogent	4,900 —
— de Vincennes	1,800 —
— de Rosny	4,100 —
— de Noisy	3,850 —
— de Romainville	2,050 —
— d'Aubervilliers	2,100 —
— de l'Est	3,400 —
— les Couronnes de la Briche	5,200 —

pendaient de riches grappes d'un raisin vermeil. A l'extrémité, plusieurs ananas embaumaient l'air de leur délicieux parfum. Des lampadaires d'argent suspendus au plafond faisaient briller les fruits comme des perles énormes au milieu d'une verdure d'émeraude ; l'air était chauffé à un degré tel qu'on se serait cru transporté dans les climats privilégiés où la nature a placé ces arbres.

A l'entrée de la serre, une porte, également vitrée, ouvrait sur un escalier de pierre qui conduisait à un petit jardin situé derrière l'habitation ; on pouvait donc entrer dans la serre et en sortir sans qu'il fût nécessaire de passer par les salons, qui, du reste, n'étaient ouverts que dans de grandes occasions, comme celle de ce soir. Près de la porte vitrée, une table sur laquelle on avait disposé quelques fruits, produits de la serre elle-même ; un magnifique ananas, de belles grappes de raisins, des figues sur des plats en cristal, — puis quelques couteaux à dessert en argent, pour l'usage de ceux qui, au sortir de la salle de bal, pouvaient avoir la fantaisie de goûter une tranche de l'ananas doré.

Que le lecteur veuille bien se souvenir de ces différentes particularités ; il n'est pas un seul détail — si trivial qu'il puisse paraître maintenant — qui n'ait son importance dans les événements qui vont se passer tout à l'heure.

C'est dans cette serre que sont entrés la duchesse de Belmont et M. Lavenham ; ils y sont seuls.

— Oui, ma chère Augusta, dit le gentleman, reprenant la conversation là où il l'avait laissée, c'est pour vous, uniquement pour vous que j'ai jusqu'à présent fait tous mes efforts pour étayer la fortune chancelante de cette maison ducal dans laquelle un mariage malheureux vous a fait entrer. Ne pensez pas, ma chère amie, ne pensez pas un seul instant, — et sa voix, si riche de tons et si harmonieuse, devenait tremblante à mesure que vibraient en elle les accents de la passion, — non, ne pensez pas que mon amitié, ma sympathie pour votre mari....

— Chut ! chut ! murmura la duchesse, toute frissonnante et jetant autour d'elle un regard effrayé, — et en même temps

## FAITS HÉROÏQUES.

C'est en menant son bataillon à l'enlèvement d'une barricade, à l'entrée de Bagnoux, que le brave commandant de Dampierre a trouvé la mort, dit le *Gaulois*.

Un moment les moblots hésitaient.

De derrière la barricade les balles sifflaient dru.

— Allons, enfants ! criaient M. de Dampierre. Ce n'est pas si terrible que cela !

Et il s'élança en avant, seul.

A peine était-il sorti des rangs, qu'une grêle de projectiles l'accueillit.

Une balle vint le frapper au bas-ventre.

Il tomba.

On s'empressa autour de lui. Ses mobiles l'adoraient.

— Vengeons-le ! criaient-ils.

Et ils se ruèrent sur la barricade, qu'ils enlevèrent.

Le commandant fut transporté à la 8<sup>e</sup> ambulance d'Auteuil.

Il n'est mort qu'au bout d'une heure, assisté par le père Houllès.

M. de Dampierre avait perdu sa femme il y a trois ans.

Ses dernières paroles ont été pour elle. Quel bonheur ! murmura-t-il, je vais donc revoir ma pauvre petite femme!...

Cher ange...

Puis il est mort.

Il avait 33 ans.

Le dimanche 9, lors de l'attaque de Gisors, la garde nationale de Tierceville et Bazincourt s'était portée au-devant des uhlans. M. Lebrun, propriétaire à Tierceville et âgé de soixante-dix ans, tua un uhlans, s'empara de son cheval, revêtit le manteau, se coiffa du casque, s'arma des pistolets, et s'approcha sans éveiller la défiance des autres uhlans, qui le prirent pour un des leurs. Il tira à bout portant sur deux uhlans et les étendit morts, puis il prit la fuite dans la direction d'Eragny, en appelant les habitants aux armes. Le vieillard est fait prisonnier bientôt après. Les uhlans lui promettent qu'il aura la vie sauve s'il consent à exprimer des regrets sur ce qui s'est passé ; mais Lebrun refuse énergiquement et préfère la mort. Notre malheureux compatriote, victime de son héroïsme, a été fusillé.

Le *Sicéle* raconte, que quand le général Noël fut installé au Mont-Valérien en qualité de commandant de cette redoutable forteresse, le ministre des travaux publics, M. Dorian, alla visiter les travaux en cours d'exécution. Le général Noël fit au ministre les honneurs du fort, et lui exposa son plan de défense. Le ministre s'en montra très-satisfait.

— Et maintenant, général, dit-il, inutile d'ajouter qu'on ne rend pas une telle forteresse, on la fait sauter.

— Ah ! sacrebleu ! dit le général, voilà la première fois depuis bien longtemps que j'entends parler français. Eh bien ! monsieur le ministre, confiance pour confiance. Venez voir ma cave.

Le ministre descendit en effet.

— Voici mes provisions, dit le général.

Et il montra du doigt des barils de poudre.

— Vous voyez, monsieur le ministre, que j'avais prévu votre recommandation.

— Et qu'en augurez-vous, Monsieur Lavenham ? demanda la belle duchesse avec un autre de ces doux sourires qu'elle n'eût accordé — du moins en public — qu'à une personne intimement liée avec la famille de Belmont.

— Votre Grâce sait la conclusion que j'aimerais à tirer des assiduités de lord Mostydale envers votre chère belle-fille, et il accentuait ses paroles avec une certaine solennité, puis soudain abaissant la voix, il murmura plutôt qu'il ne dit :

Ce serait véritablement un grand bonheur si une telle alliance pouvait se conclure.

— Alors vous croyez que les affaires de Sa Grâce ne peuvent se rétablir qu'au moyen de riches alliances contractées par ses enfants ? dit la duchesse en parlant aussi à voix basse, et avec une expression soudaine de douleur, d'angoisse même, qui passa sur son beau visage comme un nuage noir dans un ciel clair.

— Ce n'est ni le temps, ni le lieu de discuter de semblables sujets, remarqua M. Lavenham, et j'ai eu tort d'émettre une observation capable de donner à la conversation un tour aussi désagréable.

— Ah ! mon cher ami, murmura la duchesse, et autour d'elle elle jeta vivement un regard pour s'assurer qu'aucun de ses hôtes ne pouvaient l'entendre, je sais bien que c'est le vif intérêt que vous nous portez à tous qui seul vous fait parler ainsi....

— A vous, Augusta, dit Lavenham, et il baissait de plus en plus la voix en murmurant ces paroles, et leurs regards se croisèrent, — regards exprimant la douleur, la sympathie, le dévouement le plus absolu. Venez, donnez-moi votre bras, s'écria-t-il en se levant soudain ; entrons quelques instants dans la serre.

La duchesse prit donc le bras de M. Lavenham, et tous deux, traversant les salons, passèrent dans la serre, qui était à l'extrémité des appartements. Cette serre spacieuse était garnie d'une collection de plantes rares et d'arbres fruitiers exotiques : on y voyait l'orange, le figuier, le citronnier, l'olivier. Le vitrage était couvert d'une vigne luxuriante, d'où

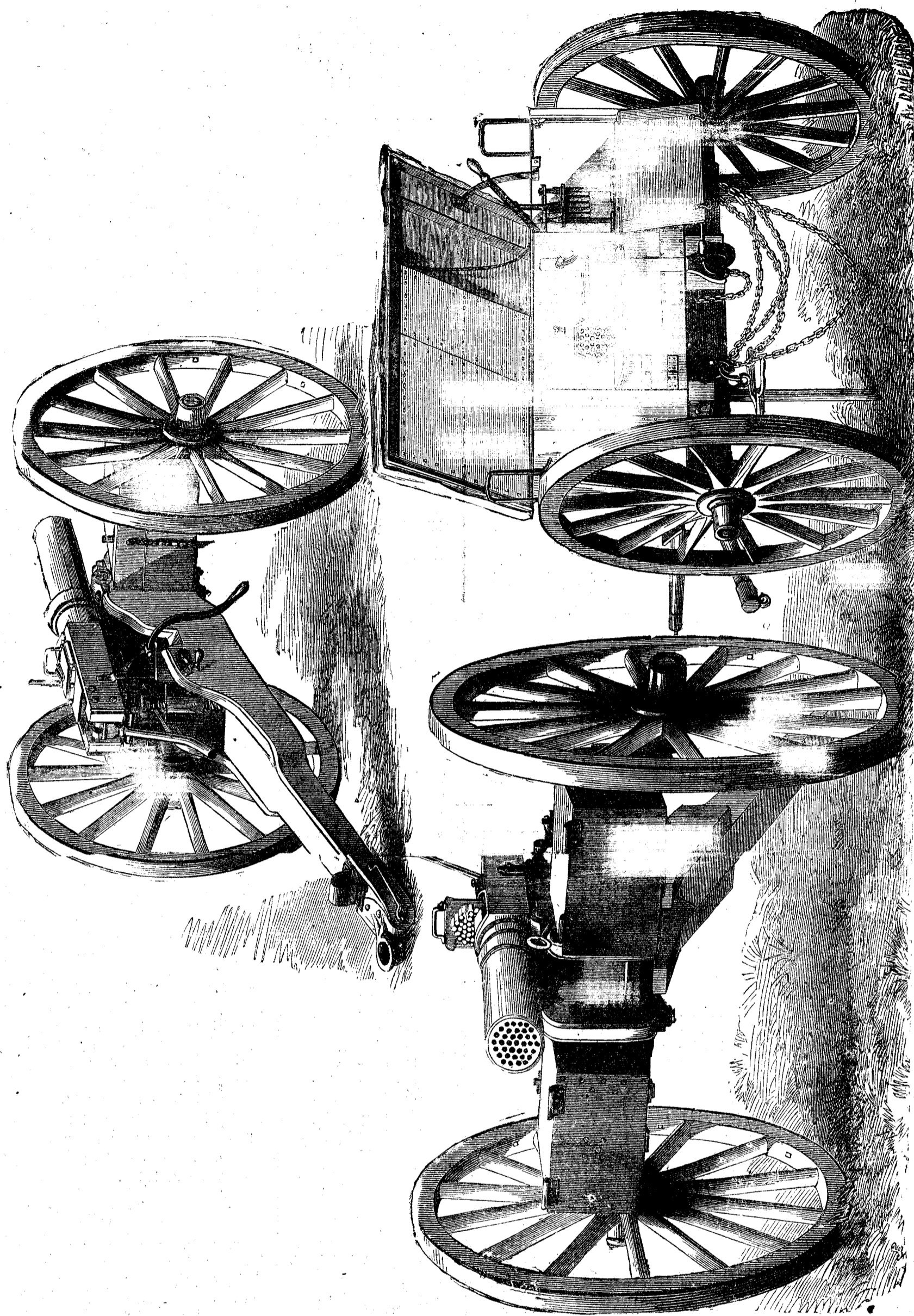
elle s'appuyait lourdement au bras de son compagnon, si bien que dans cette pression il pouvait sentir les battements tumultueux de son cœur, — on peut nous entendre, Jules, on peut nous entendre ! Et souvenez-vous, oh ! souvenez-vous que nous venons de céder ce soir à un déplorable mouvement de faiblesse, à de vains souvenirs qui ne peuvent que ranimer le triste et inutile regret du passé ; — il y avait longtemps que nous n'avions été aussi faibles ! Ah ! nous l'avons juré, soyons amis... rien qu'amis, Jules....

— Et oublions que nous avons été autre chose l'un pour l'autre ; c'est là ce que vous voulez dire, n'est-ce pas ? fit M. Lavenham d'un ton plein de doux reproche, semblable au vent d'automne qui, la nuit, soupire plaintivement à travers une vaste forêt....

— Non, non, oubliez, jamais ! s'écria la duchesse avec une soudaine animation ; — mais, reprit-elle plus bas et avec une grave inflexion de voix, — mais que ce souvenir de l'amour qui rayonna sur nos jeunes années, reste profondément enveillé dans notre âme, comme ces trésors que l'avare enfouit dans un lieu ignoré, où nul ne saurait aller les chercher. Nous savons que nos trésors sont là, et ce doit être la seule satisfaction que leur possession puisse nous donner. Mon honneur de femme, — mon devoir d'épouse, — mon orgueil de grande dame, tout demande le sacrifice de nos affections les plus chères et les plus tendres !

— Aussi ne tenterai-je jamais, Augusta, de vous détourner de votre devoir, — de vous placer dans une situation qui changerait en honte votre légitime orgueil, — de ternir l'éclat de cette couronne que le mariage a placée sur ton front, ma belle duchesse ! — et en prononçant ces mots, M. Lavenham s'était animé, son air était devenu solennel, ses traits naturellement calmes et réguliers, s'illuminaient de l'éclat que donne à une belle figure la conscience du devoir rempli. Il continua d'un ton différent et avec plus de douceur dans la voix :

(A suivre.)



LES MITRAILLEUSES PRUSSIENNES

## LES ARMES PRUSSIENNES

La mitrailleuse, ou mieux le mitrailleur, est le résultat d'une ingénieuse application du système de chargement par la culasse, combiné avec un certain nombre de canons réunis. Il se compose de 37 canons, pouvant tirer 13 plaques, soit 481 balles à la minute. Il a l'aspect d'un petit canon de campagne, à l'exception que ce qui simule la pièce cylindrique comporte 37 canons en acier fondu, rayés, du calibre de 10 et 14 millimètres et plus, tous juxtaposés les uns aux autres pour former faisceau, et enveloppés d'un cylindre en fer forgé. Sur l'arrière et dans le prolongement du cylindre se trouvent deux flasques parallèles, reliées à leurs extrémités par des coussinets en bronze supportant le levier recourbé servant à décharger tous les canons.

Deux leviers suffisent à faire fonctionner la pièce. — Entre les flasques parallèles, se meut la batterie mobile faisant face à la tranche de l'âme des canons : elle reçoit les plaques à cartouches, et, par un mouvement de va-et-vient que lui transmet, avec le concours d'une bielle, le levier recourbé placé à l'arrière, c'est-à-dire en l'abaissant jusqu'au refus, presse les cartouches à fond dans l'âme des canons, en armant en même temps les marteaux percuteurs contre la glissière détente. Il

ne s'agit plus, à ce moment, que de relever le levier-détente placé latéralement et vers le centre de la batterie, pour faire partir isolément ou simultanément tous les coups.

La plaque déchargée est instantanément enlevée au moyen du levier d'arrière qu'on élève, et remplacée par une autre plaque chargée que le levier, en s'abaissant, conduit dans les canons.

Le mitrailleur est posé, à son centre de gravité, sur un pivot qui se meut dans un support à tourbillons fixé sur l'affût; on peut donc, à volonté, et au moyen de la manivelle fixée à gauche, lui imprimer un mouvement de rotation demi-circulaire de droite ou de gauche, qui, dans le tir, fait l'office de feu fauchant. Une hausse graduée permet de pointer à des distances dépassant 1,500 mètres. Enfin deux caissons placés sur l'essieu de l'affût, peuvent contenir, l'un, un certain nombre de plaques de cartouches chargées, l'autre, les outils nécessaires au démontage, nettoyage et remontage de la pièce, etc.

Les expériences qui ont eu lieu à Bruxelles, au tir national, à Liège, en Angleterre, à Saint-Petersbourg, à Dresde, à Vienne et à Berlin, ont donné des résultats tellement convaincants, que ce formidable engin de campagne et de place forte est répandu presque partout : non-seulement les pays que nous venons de nommer en possèdent, mais la Chine elle-même en a fait d'importantes commandes.

Les rapports des officiers étrangers ont constaté que le mécanisme de cette pièce est un chef-d'œuvre de simplicité et de précision.

L'écart absolu moyen, d'une volée de 37 coups, est de 1 mètre 28 pour une distance de 700 mètres; à 450 mètres l'écart n'est plus que de 0 mètre 77 et ainsi de suite. A 300 mètres une cible de 18 mètres carrés est littéralement hachée, et la force de pénétration, à 600 mètres, à travers des pièces de bois, est d'environ 25 centimètres.

Le projectile pèse 37 grammes. La charge de poudre est de 6 ou de 8 grammes. — Ce dernier chiffre est celui conseillé par les inventeurs.

Le mitrailleur de 37 canons pèse 180 kilog. sans l'affût. Sa manœuvre peut se faire par deux hommes. Mais on l'a reconnu à Vienne, en décembre 1869, pour obtenir le feu le plus rapide, soit 481 balles par minute, cinq hommes sont nécessaires pour le service de la pièce.

L'avant-trait contient de 48 à 56 boîtes à charger, et les deux caissons contiennent 16 plaques culasses garnies de leurs cartouches. Le mitrailleur se trouve donc muni de 2,368 cartouches. Une batterie de 8 mitrailleurs lance donc, sur une colonne d'attaque, 4,048 projectiles effectifs par minute.